

ASSOCIATION AMICALE  
DES ANCIENNES ÉLÈVES

DU

LYCÉE MOLIÈRE

71, RUE DU RANELAGH. — PARIS

---

BULLETIN MENSUEL

N° 3. — Janvier 1909

---

SOMMAIRE :

- i Les réunions du mois.
  - ii Compte rendu de la séance du Comité du Lundi 7 décembre.
  - iii Compte rendu de la conférence de Monsieur Fabry  
« Les femmes turques et la révolution ».
  - iv Compte rendu de l'Assemblée générale extraordinaire de  
l'Union.
  - v Deutscher Verein.
  - vi Naissances, Décès.
  - vii Avis et correspondance.
  - viii Examen.
  - ix Changement d'adresse.
  - x Erratum.
- 

PARIS & CAHORS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

1909

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DU

LYCÉE MOLIÈRE

71, RUE DU RANELAGH. — PARIS

## BULLETIN MENSUEL

N° 3. — Janvier 1909

---

### Les réunions du mois

---

### Invitation à la prochaine Conférence

---

*Vous êtes priées d'assister à la conférence que M. Victor BÉRARD, « Directeur adjoint à l'École des Hautes Études », voudra bien faire dans la salle de l'Association le jeudi 28 Janvier à 2 heures, sur Nausicaa.*

*(Projections lumineuses.)*

Le Cercle amical se réunira les dimanches 10 janvier et 14 février à 2 heures.

Le club allemand les 20 janvier et 3 février à 2 h. 1/2.

Le club anglais le jeudi 14 janvier à 3 heures.

Les réunions de couture :

mardis	{ 19 janvier	mercredis	{ 27 janvier
	{ 2 février		{ 10 février



La réunion de bienfaisance aura lieu le jeudi 7 janvier, à 5 heures.

### *Séance du lundi 7 décembre*

Le Comité s'est réuni le lundi 7 décembre sous la présidence de M<sup>lle</sup> Milliard, présidente, et de M<sup>lle</sup> Stoude, présidente honoraire. Étaient présentes :

M<sup>me</sup> Savoie, Vice-Présidente.

M<sup>lles</sup> Lelièvre, Trésorière.

» Verrier, Secrétaire.

» Sarrut, » adjointe.

» Rochet.

» Dreyfus.

M<sup>me</sup> Delzant.

» Lévy.

S'étaient excusées : M<sup>mes</sup> Morice Schlessler, Schmitt ; M<sup>lles</sup> Bondois et Karpelès.

M<sup>lle</sup> Bacholle, qui avait réuni aux dernières élections le plus grand nombre de voix parmi les sociétaires non élus, ayant accepté de faire partie du Comité jusqu'à la prochaine Assemblée générale, a pris part à la séance.

La présidente donne lecture de la lettre d'une sociétaire de province qui demande que l'on puisse recommander des pensions étrangères dans le bulletin ; le Comité refuse de prendre une telle responsabilité. Toute sociétaire désirant recommander quelque pension ou maison de famille par la voie du bulletin devra libeller ainsi son annonce : M<sup>lle</sup> ou M<sup>me</sup> X. recommande pension, s'adresser à elle pour tous renseignements.

M<sup>lle</sup> Dardet, ayant offert d'être à la bibliothèque tous les mardis une heure, est nommée avec enthousiasme bibliothécaire-adjointe. Enfin notre présidente demande la nomination d'une déléguée à l'Assemblée générale de l'Union, Assemblée très importante puisque l'on doit y discuter la formation d'une « Société anonyme coopérative, à capital variable », « La Maison des Lycéens », pour acheter et agrandir la

Maison familiale et lui permettre ainsi de recevoir un plus grand nombre de jeunes filles.

M<sup>me</sup> Delzant, très au courant de ces questions, accepte de représenter l'Association du Lycée Molière.

L'ordre du jour étant épuisé, les membres du Comité se retirent.

---

## La Société de Bienfaisance

---

Nous n'étions pas bien nombreuses à la réunion du 7 décembre, les convocations n'ayant pas pu arriver à temps et malheureusement peu d'entre nous étaient venues. Les sociétaires et aspirantes trouvèrent Madame la Directrice, M<sup>lle</sup> Scott, M<sup>mes</sup> Delzant et Savoie, M<sup>lle</sup> Milliard, etc.

Madame la Directrice nous a d'abord parlé de la vente de charité ; elle a rapporté cette année 3.500 francs ; et nous décidons de n'indiquer que le chiffre général des recettes afin de conserver à notre Association son caractère de solidarité toute désintéressée.

Avant de parler de l'Arbre de Noël, M<sup>lle</sup> Scott demande de quelle somme l'on pourrait disposer pour habiller les enfants, malheureusement les demandes sont nombreuses à cette période de l'année, et nous ne pouvons offrir qu'une quarantaine de francs. Avis donc à celles qui auraient quelques bons habits bien chauds dont elles ne se serviraient plus...

A ce propos, Madame la Directrice nous a parlé d'une Œuvre très intéressante dont il a été déjà question dans le *Bulletin* de juillet ; la tentative faite par M<sup>me</sup> Duchène a pour but de supprimer les intermédiaires entre l'ouvrière qui fait et le magasin qui commande et vend, ces intermédiaires faisant baisser les prix d'une façon dérisoire et honteuse. M<sup>me</sup> Duchène a fondé à Grenelle un magasin qui vend directement les objets fabriqués et elle réclame des clients. Les robes nécessaires aux petites filles que nous patronnons lui

sont déjà commandées, et nous tenons toutes à contribuer à la réussite de cette œuvre.

Enfin nous abordons la question de l'Arbre de Noël. Il aura lieu le jeudi 17 décembre à 2 heures.

A 2 heures 1/2, une séance de prestidigitation, qui nous est gracieusement offerte, aura lieu, et à quatre heures le goûter. Madame la Directrice examine la liste des enfants et en raye beaucoup, pourtant ils seront plus nombreux que l'an dernier. Nous inscrivons d'abord les trois enfants B... dont l'aîné est aveugle, le second a une taie sur l'œil, et une petite fille très délicate qui ramasse le charbon dans les boîtes à ordures.

Puis c'est le tour de Maria G... bien qu'elle soit un peu âgée, mais ce sera un moyen de l'égayer un peu. Quant aux jeunes filles que nous n'acceptons plus à cause de leur âge, elles devront se faire inscrire au « Cercle Amical », et à mesure que des vides se produiront, on leur demandera de les remplir.

A propos du « Cercle Amical », M<sup>lle</sup> Scott demande qu'on fasse une commande de toile. Puis elle nous parle d'une jeune fille de vingt-huit ans, malade, et qu'il faudrait envoyer à la campagne. Le collègue Sévigné et la Société des Visiteurs nous aideraient au besoin.

Enfin on nous signale quelques offres d'emplois.

On demande une ouvrière à la journée et une femme sérieuse pour être bonne à tout faire, de décembre à mai.

## La Vente de Charité

Notre vente de charité a eu lieu, cette année, les mercredi 11 et jeudi 12 novembre, comme toujours dans la vaste salle de la mairie de Passy.

Comme toujours aussi, nombreuses ont été les bonnes volontés qui se sont efforcées de la rendre attrayante et profitable : bonnes volontés persévérantes et déjà maintes fois éprouvées, celles de nos fidèles « anciennes » sans lesquelles nous ne savons trop ce que notre œuvre deviendrait,

et bonnes volontés de plus fraîche date, celles des nouvelles recrues de l'Association, dont le zèle juvénile n'est certainement pas destiné à s'éteindre à mesure que le temps les éloignera de leurs années de lycée.

Admirons les efforts des unes et des autres en faisant un tour de comptoirs. Près de la porte, celui de M<sup>lles</sup> Shaettel, S. Kohn, Keller, qui vendent des articles de Paris et des aquarelles aimablement offertes par le père de l'une d'elles.

Plus loin M<sup>lles</sup> Jullien, Karpelès, Lapaine, Wiernsberger et Rott s'empressent à servir les clients derrière de jolis vases de grès ornés de fleurs fraîches. Elles font de brillantes affaires avec leur café turc renommé ; leurs caramels à la crème, leurs « bricelets » suisses faits à la maison suivant des recettes familiales, et surtout leur rangée de douze superbes « Gûgelhopf » qui ont dû bien fatiguer le bras de l'habile ménagère qui a eu à les tourner.

Tout à côté, M<sup>lles</sup> Dupotet, Lamon, Romand, Valério et Armagnat vendent des porcelaines délicatement teintées, des plantes vertes, des reproductions des maîtres anglais : Gainsborough, Reynolds, Laudseer, commandées à Londres tout exprès.

M<sup>llo</sup> E. Bondois tient, cette année, un assortiment d'objets de poupées, destinés à tenter les petites bourses des très jeunes acheteuses.

Des feuillages stérilisés aux riches couleurs automnales font une décoration harmonieuse au comptoir de M<sup>llo</sup> Leroux et de M<sup>llo</sup> Hileret auquel vendent encore M<sup>lles</sup> Azoulay, Cahen, Duchêne, Rodrigue, Weiss, Salomon.

Le comptoir des professeurs, admirablement organisé par M<sup>lles</sup> H. Rott et R. Uldry, conserve, comme les années précédentes, le monopole des objets artistiques. Les anciennes élèves viennent, nombreuses, rendre visite à ces dames devant leurs jolis moulages, leurs cadres si bien choisis, leurs livres finement reliés.

Tout près, M<sup>llo</sup> Uldry, en costume pittoresque, vendait avec un réel succès des nougats délicieux.

Deux comptoirs d'ouvrages de dames et autres objets, tenus, le premier par M<sup>me</sup> Turpin et M<sup>llo</sup> Rochet, aidées de leur

jeune cousine M<sup>lle</sup> Lafollie, de Germaine Turpin et Annette Mention, le second par M<sup>me</sup> et M<sup>lles</sup> Livril, puis un comptoir de jouets organisé par M<sup>lles</sup> Lowengard ferment le cercle.

N'oublions pas l'indispensable buffet : M<sup>me</sup> Savoie et M<sup>lle</sup> Bacholle y ont la haute main, tandis que leurs jeunes acolytes M<sup>lles</sup> Baudrillard, Flobert, Trenez et Polack circulent, portant des tasses de chocolat fumant et des assiettes chargées de gâteaux.

Tous frais déduits, nos recettes ont atteint la somme totale de 3.640 fr. 90. C'est de quoi nous permettre de faire, espérons-le, beaucoup de bien.

### Cercle Amical

Notre réunion du 13 décembre a été, comme toujours, nombreuse et animée, bien qu'elle n'ait été, qu'un peu tard, à peu près au complet. Nous avions à regretter l'absence de M<sup>lle</sup> Scott, retenue chez elle, mais M<sup>me</sup> la Directrice nous a fait l'amitié de rester avec nous plus longtemps que d'habitude. M<sup>me</sup> Fiquet et M<sup>me</sup> Postel étaient là aussi. Parmi les anciennes élèves, citons M<sup>lles</sup> Delmas, Dupotet, Halphen, G. et J. Maury, P. et T. Pontsevrez, R. Uldry et d'autres dont le nom ne me revient pas.

L'après-midi s'est passée en causeries amicales, lectures attrayantes, gigues étourdissantes, valse et polkas. M<sup>lle</sup> Bondois a distribué des livres. Les tire-lires ont circulé.

Le goûter a été, comme toujours, cordial et apprécié. Quelques jeunes filles n'avaient pu trouver place à table, elles ont attendu leur tour avec une bonne grâce réelle. A ce simple détail, nous pouvons voir que nos réunions sont utiles sur plus d'un point à nos jeunes amies.

Nous toutes d'ailleurs pouvons en tirer agrément ou profit et je suis sûre de n'être pas démentie en affirmant qu'aucune de celles d'entre nous qui y assistent ne regrette l'emploi de son après-midi.

## Arbre de Noël

Le jeudi 17, à deux heures, un bon nombre d'enfants étaient là, et ils s'en allaient dans la cour, par petits groupes, sous la conduite des élèves du Lycée. A deux heures et demie, tous, à peu près, étant arrivés, la séance de prestidigitation commença. Pendant une grande heure ils ont été promenés dans le domaine du merveilleux, les petits franchement étonnés, les grands déjà sceptiques.

Quelques enfants ayant eu à écrire une question, à laquelle le prestidigitateur répondrait, l'une des plus petites demanda « me marierai-je bientôt » ???

Après avoir quelques minutes couru sous les galeries, ils entrèrent au réfectoire où le goûter était préparé, et ils y firent grand honneur.

Tous pourtant étaient impatients de voir l'arbre, et lorsqu'on leur ouvrit les portes du préau, ils s'y précipitèrent joyeusement. Quelques élèves avaient appris un chœur, que M<sup>me</sup> Maury accompagnait, et que les enfants écoutèrent en silence. Puis la distribution des jouets commença, et après elle le dénouement de l'arbre. Les enfants commençaient à s'agiter un peu, et il fallut plusieurs fois faire appel aux jolies voix de nos compagnes.

Enfin à six heures tout était fini, et nos petits protégés s'en allèrent, emportant le souvenir d'une joyeuse journée.



## CONFÉRENCE SUR LES FEMMES TURQUES ET LA RÉVOLUTION

Nous sommes heureuses de pouvoir publier *in-extenso* la conférence si intéressante de M. Fabry et nous lui adressons nos bien sincères remerciements.

MESDAMES, MESDEMOISELLES,

La Turquie n'est plus ce pays de rêve et de « douce fantaisie » que les romanciers ont décrit avec tant de charme et qui exerce sur nous autres occidentaux un attrait si particulier. Si par miracle Aziyadé revenait sur la terre, elle serait

fort étonnée du spectacle que lui offrirait Constantinople, et Loti, j'en suis sûr, éprouverait une cruelle désillusion en voyant les rues jadis si calmes et si paisibles de Stamboul parcourues par une foule en délire, sillonnées par une horde de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, de Kurdes manifestant avec exubérance leur joie d'avoir conquis la liberté, acclamant la Constitution et la Jeune-Turquie. En quelques jours, la Révolution triomphante a balayé l'ancien régime ; l'empire ottoman, régénéré, s'est complètement transformé ; le Sultan paraît être devenu le meilleur des souverains constitutionnels, il proclame à qui veut l'entendre son libéralisme et demande même, ironie des temps, à présider le comité révolutionnaire ! Les administrations ont secoué leur torpeur, les ministres travaillent, les fonctionnaires refusent aujourd'hui avec horreur les « backchichs » qu'ils réclamaient hier avec impudence ; tout en Turquie se modifie, seuls les harems restent aussi impénétrables, les femmes turques sont toujours cloîtrées, la Révolution triomphante ne les a pas émancipées !

On en a été fort surpris à Constantinople et à l'étranger. Puisque les Jeunes-Turcs se prétendent affranchis de tous préjugés et qu'ils se réclament des « immortels principes de 1789 », ils auraient dû, semble-t-il, donner à la femme musulmane la liberté à laquelle elle aspire. Certains critiques malveillants ont voulu voir dans le maintien des règles traditionnelles un reste du fanatisme musulman, d'autres une nouvelle preuve de l'apathie des orientaux, que l'effort accompli pour renverser le gouvernement hamidien aurait épuisés : les révolutionnaires turcs auraient conservé au fond d'eux-mêmes un mépris instinctif de la femme émancipée ; ils n'auraient pu se libérer complètement de leur hérédité. Influencés par une éducation première qui leur a laissé une empreinte profonde, victimes d'un atavisme dont ils subissent encore l'influence, ils se désintéresseraient de la question féministe qui n'aurait à leurs yeux qu'une importance infime. C'est une grave erreur : la politique des Jeunes-Turcs est très compréhensible, elle est logique et rationnelle. Ayant tout à faire et tout à créer dans un pays qui a été pendant près de trente ans courbé sous le joug du despotisme le plus

affreux, ils ne peuvent aborder en même temps toutes les réformes, ils succomberaient à la tâche. Ils sont tous des féministes convaincus et pensent comme nous que le relèvement de la condition de la femme musulmane est absolument nécessaire, mais ils savent aussi qu'ils ne peuvent sans danger lui donner aujourd'hui une complète liberté. S'ils prenaient quelques mesures favorables aux « hanoums », s'ils entr'ouvraient seulement la porte des harems, ils risqueraient d'amener l'explosion d'un mouvement de fanatisme si violent qu'il risquerait d'entraîner leur chute. Au cours de mon dernier voyage à Constantinople, j'ai souvent agité cette question avec les membres les plus éminents du comité Union et Progrès. Tous s'accordaient à reconnaître que la situation de la musulmane est intolérable, qu'une évolution est nécessaire, mais tous aussi estimaient que le moment n'était pas encore venu d'entreprendre une transformation aussi profonde des coutumes islamiques : elle ne serait pas comprise et elle serait exploitée par les adversaires du régime nouveau.

Le peuple n'est pas prêt pour une modification aussi radicale des mœurs, il est trop ignorant et trop fanatique. Songez qu'il y a en Turquie 80 à 90 0/0 d'illettrés ; dans les provinces surtout, l'immense majorité de la population ne possède aucune instruction. Aussi les turcs sont-ils sous la domination des hodjas (prêtres musulmans), qui joignent au prestige de leur ministère la supériorité de leur éducation, si minime soit-elle. Les religieux ont un intérêt puissant à maintenir l'ancien régime qui assurait leur puissance. Ils lancent l'anathème sur les femmes européennes qu'ils méprisent parce qu'elles sortent librement et le visage découvert ; ils affirment qu'elles sont peu recommandables, qu'une femme qui a l'audace d'entretenir une conversation avec un homme dans un lieu public est un être perdu de vices. Croyez-vous qu'un pareil enseignement prédispose les ottomans à émanciper les musulmanes ? Les européennes sont protégées par les capitulations et défendues par leurs ambassades, les femmes turques ne jouiraient pas des mêmes prérogatives et risqueraient fort d'être houspillées si elles se promenaient aussi librement que nos compatriotes. Voici

d'ailleurs un fait qui vous donnera un aperçu des idées actuelles des musulmans du bas peuple ; il s'est passé il y a quelques jours, au commencement d'octobre. A Bechiktache, un faubourg de Constantinople, à environ cinq minutes du palais de Yildiz-Kiosque, vivait une jeune musulmame. A quatorze ans, elle avait épousé un vieux turc que naturellement elle n'avait jamais vu. Devenue veuve après quelques années de mariage, elle revint habiter auprès de son père. Elle fit alors la connaissance de son voisin, un jardinier grec de religion orthodoxe, ils s'aimèrent. Le jardinier demanda sa main et le père, musulman aux idées larges, autorisa les fiançailles. Bientôt la nouvelle est connue, des menaces sont adressées aux jeunes gens : quelques jours après, des fanatiques cernent leurs maisons. Effrayés, les fiancés s'enfuient, et parviennent à se réfugier au poste de police. Le commissaire, bon diable, veut protéger ces malheureux, il est débordé, les portes du commissariat sont défoncées, les agents renversés et piétinés, une bande d'énergumènes s'empare de l'homme et de la femme, les traîne dans la rue où ils furent lapidés par une foule hurlante ! Le supplice avait duré cinq heures : une musulmane ne doit pas épouser un « giaour ».

J'ai d'ailleurs causé de cette question avec l'ancien ministre de l'intérieur d'Abdul-Hamid, Mendouh Pacha, l'organisateur des massacres arméniens. Je lui demandai si le nouvel état de choses allait favoriser les unions entre chrétiens et musulmans. Cet excellent ministre, qui pendant tout le cours de notre entretien jouait délicatement avec son revolver, probablement pour me prouver sa confiance, me répondit avec un gros rire : si vous me présentiez une chrétienne, je l'épouserais volontiers, surtout si elle était jolie, car comme vous, je crois en Jésus-Christ. Mais si un chrétien veut convoier avec une musulmane, qu'il se fasse mahométan, et il ajoute : « ne suis-je pas libéral ? »

La Révolution a intéressé au plus haut point les musulmanes de toutes les classes. Elles suivent avec passion les diverses phases de la Révolution ; elles applaudissent à toutes les mesures libérales, elles attendent avec impatience les réformes qui leur permettront de vivre d'une existence plus active et plus libre.

À Salonique, une femme de mérite, M<sup>me</sup> Emine Hanoum, qui fait partie du comité Jeune-Turc, a présidé des réunions populaires, prononcé des discours si émouvants que tous les auditeurs pleuraient en l'écoutant. Aux portes de Constantinople, à Prinkipo, une manifestation, exclusivement dirigée par des femmes turques, a eu lieu quelques jours après la promulgation de la Constitution : en quelques heures elles ont réuni une souscription s'élevant à plus de cinquante mille francs destinée à secourir les exilés politiques. À la même époque une femme se mettait à la tête d'une foule de cinq mille personnes, l'entraînait à Stamboul jusque sur les marches de la Sublime Porte, prononçait des paroles enflammées et faisait acclamer la Révolution et ses bienfaits.

Ces quelques faits causèrent une émotion profonde : la population tout entière fut surprise de voir des femmes prendre la direction de mouvements populaires, faire preuve d'indépendance, ne pas hésiter à se mêler à la société masculine. Dès les premiers jours de la Révolution, alors que l'enthousiasme débordait dans Constantinople, des femmes profitèrent du nouvel état de choses pour se promener le visage découvert et sortir après le coucher du soleil. Le résultat ne se fit pas attendre : des notes tendancieuses furent immédiatement lancées, les réactionnaires répandirent le bruit que la Jeune-Turquie ne visait à rien moins qu'à la destruction du Coran et de la religion mahométane ; aussi dût-on prendre rapidement des mesures énergiques, ramener les musulmanes à la raison et les obliger à réintégrer leur harem. Certaines d'entre elles, qui refusèrent de se soumettre, furent même emprisonnées.

Les charmantes « hanoums », quoiqu'en pense Loti, ne sont pas encore mûres pour la liberté ; elles n'ont ni l'instruction ni l'éducation nécessaires pour être complètement émancipées. À la vérité, les femmes turques ont une certaine liberté, très relative d'ailleurs. Elles sont loin de mener la vie cloîtrée de la tunisienne qui passe la plus grande partie de ses journées enfermée dans son harem et ne sort que dans une voiture aux volets de bois hermétiquement clos. La turquesse est une des musulmanes les plus libres. Sa vie

est cependant peu enviable, et ce serait pour vous toutes, Mesdames, un supplice affreux que de mener une pareille existence !

Les femmes turques peuvent sortir et se promener accompagnées d'une suivante ou d'une domestique, jusqu'au coucher du soleil, à la condition d'avoir le visage couvert et de porter un costume spécial. Sur leur toilette européenne, souvent fort élégante et provenant parfois des meilleurs faiseurs, elles passent une jupe de couleur sombre, le plus généralement noire, qu'on appelle le férédjé, elles endossent en outre le yachmak, sorte de manteau à capuchon qui retient une voilette très épaisse. Quelquefois d'ailleurs, surtout quand la femme est jolie, le voile est assez transparent pour laisser deviner les traits du visage et apercevoir de beaux yeux noirs ; et les coquettes, désireuses de faire apprécier leurs charmes, n'hésitent pas, quand elles rencontrent un européen, à relever le yachmak pour montrer leur figure mutine ; à lancer quelques œillades assassines. A la campagne, elles jouissent d'un peu plus de liberté dans la toilette : leur visage est découvert, elles s'enveloppent dans un manteau de soie, lamé d'or ou d'argent, le machlak, et elles couvrent leurs cheveux d'une écharpe de mousseline, c'est en effet la chevelure qui, paraît-il, doit être dérobée à nos regards. L'obligation de se couvrir le visage n'est pas inscrite dans le Coran, le Prophète s'est borné à ordonner aux femmes de dissimuler ce qui ne doit pas être vu : les commentateurs en ont conclu que c'était le visage ! S'il faut en croire la légende, voici quelle a été l'origine du voile : Mahomet avait une belle fille fort jolie, mais extrêmement coquette ; son mari, fatigué de ses incartades, voulut la répudier, le Prophète les réconcilia mais obligea l'épouse à cacher son visage pour la soustraire aux hommages trop empressés des hommes : c'est depuis cette époque que le yachmak est devenu obligatoire.

Quand elles sont dans un lieu public, les musulmanes doivent suivre une certaine étiquette qu'elles ne pourraient enfreindre sans danger. Tout d'abord elles sont obligées d'éviter la société des hommes, leur causer dans la rue serait un crime, et l'européen qui se risquerait à pareil jeu se créerait les plus

graves ennuis, l'expulsion pour le moins et peut-être même la prison serait-elle le châtement de cet occidental impudent. Ensuite, dans les wagons, les tramways, les bateaux, les femmes turques doivent se tenir dans le harem, partie spécialement réservée aux dames seules et où les hommes ne peuvent pénétrer. J'ai été d'ailleurs à ce sujet témoin d'une scène intéressante : c'était quelques jours après la promulgation de la Constitution, un Turc monte dans un des bateaux qui dessert les îles des Princes, il était accompagné de sa femme, qu'il fait asseoir à ses côtés : elle était voilée, son yachmak était très épais, elle se tenait fort bien. Le contrôleur arrive et, fort surpris de voir une turquesse au milieu des hommes, lui enjoint d'aller au harem. La femme résiste, le contrôleur fait alors des observations à son mari. Il proteste, il prétend que la Constitution a donné la liberté à tout le monde et qu'il a le droit de garder sa femme à côté de lui si cela lui plaît. Cette discussion cause un grand émoi parmi les passagers, on se dispute, et on va en venir aux mains, quand le capitaine intervient et menace de remettre le cap sur Constantinople si la femme ne rentre pas immédiatement au harem. Elle dût s'exécuter ! J'appris depuis que le personnage qui avait causé ce « scandale » était un agent provocateur, espion du palais révoqué. Il avait voulu créer un incident qu'il aurait exploité contre les libéraux.

S'il est interdit aux femmes de se mêler à la société des hommes, ceux-ci doivent, de leur côté, feindre de les ignorer : C'est ainsi qu'il est malséant de demander à un musulman des nouvelles de sa femme ou de ses parents. Je me promenais un jour avec un de mes amis, un des Jeunes-Turcs les plus éclairés que je connaisse ; à un détour du chemin, nous apercevons deux dames, fort élégantes ma foi ! Il s'empressa de me dire : « Ces deux personnes que nous allons croiser sont ma mère et ma sœur, ne les regardez pas, n'ayez pas l'air de les remarquer et surtout gardez-vous bien de les saluer. » J'ai suivi son conseil, nous nous sommes rencontrés et nous sommes passés à côté d'elles sans leur faire un signe, sans leur adresser le plus petit salut !

Aussi, les femmes turques sont-elles absolument privées

de la société des hommes et ne reçoivent-elles dans leurs salons que leurs parents jusqu'au degré de cousin-germain : toute autre personne de notre sexe est rigoureusement exclue. Le résultat de cette coutume est de les rendre extrêmement coquettes et frivoles. Ce sont en général de petites poupées délicieuses et dispendieuses. Elles sont pour la plupart peu instruites et n'ont chez elles aucune occupation. Elles ne peuvent guère prendre soin du ménage, car elles seraient forcées de descendre dans les communs où elles se rencontreraient avec des fournisseurs : nombreux sont les maris qui font tous les comptes de la maison et règlent la cuisinière, la maison n'en marche pas plus mal pour cela, certains même, mais ce sont les méchantes langues, prétendent qu'elle marche mieux. Les « hanoums », qui passent la majeure partie de leur existence enfermées chez elles, n'ont aucune idée de l'élégance et aucun souci du confort dont elles n'éprouvent pas le besoin. Bien souvent il n'y a au harem qu'un seul lit, pour la maîtresse de maison, toutes les autres personnes, et elles sont nombreuses, couchent sur des matelas étendus par terre que l'on entasse pendant la journée dans un coin et que l'on recouvre de tapis. Quant aux cabinets de toilette, ils sont absolument inconnus. Elles n'ont pas le goût exquis de nos compatriotes qui s'efforcent de donner à leur intérieur une originalité, une touche personnelle, un charme particulier. Des commodes Louis XV voisineront avec des meubles de bois blanc, à côté d'œuvres d'art intéressantes vous verrez des bouquets de fleurs artificielles précieusement conservés sous globe, sur de superbes tapis de Perse s'étalera une moquette bon marché aux couleurs outrageusement criardes, et je sais une maison où un jour de grande réception, le thé fut servi dans des tasses de vermeil par une servante mal attifée, ayant conservé son tablier de cuisine encore tout maculé de graisse; aucune des turqueses présentes n'en fut choquée.

Sevrées de distractions, n'ayant même pas la ressource de s'intéresser à leur intérieur, les femmes s'amuse à interroger les sorcières qui viennent interpréter leurs songes, leur dire la bonne aventure et les tenir au courant de la

chronique mondaine et scandaleuse de la ville. Pénétrant dans tous les intérieurs, mises ainsi au courant de tous les petits potins de la capitale, elles jouissent d'une influence énorme, et c'est fête au harem quand on reçoit la devineuse. La superstition est un des défauts de l'Orient et le Sultan, malgré son intelligence remarquable, n'en est pas exempt. C'est ce qui explique la fortune extraordinaire d'Eboul Huda, cet ancien mendiant, devenu un beau jour conseiller intime d'Abdul Hamid et que j'ai eu la rare fortune de voir, alors qu'il était incarcéré et qu'il attendait sa mise en jugement. Il était l'âme damnée du Sultan souverain, sur l'esprit duquel il avait pris un empire extraordinaire : il habitait aux portes du palais et Abdul Hamid le faisait appeler à toutes les heures du jour et de la nuit pour le consulter, et lui faire interroger les astres ou tirer les cartes. C'est d'ailleurs un vieillard affable, sa figure est très fine, ses yeux pétillent d'intelligence. D'origine arabe, il a étudié les philosophes et les logiciens, sa conversation est des plus curieuses car il l'émaille à chaque instant de figures savoureuses, il s'exprime sur un ton doctrinal et sentencieux et il suffit de causer quelques minutes avec lui pour comprendre l'influence qu'il a pu avoir sur un homme aussi timoré et aussi superstitieux que le Sultan.

Mais, revenons à notre sujet. Languissantes et ennuyées, menant dans leur intérieur une existence paresseuse et presque animale, les femmes n'ont qu'un souci, qu'une préoccupation : faire de la toilette. La turquesse est extrêmement coquette et elle passe la plus grande partie de sa journée à s'occuper de chiffons. Elle veut toujours et partout « paraître » et certaines d'entre elles ont, par leurs dépenses exagérées, causé la ruine de leur ménage. Un Turc, un jour, me faisait ses doléances et critiquait la folle passion des hanoums pour la toilette. « Mais, lui dis-je, au moins vous n'avez pas la fâcheuse modiste dont la note chez nous est toujours fort élevée. — Peu importe, me répondit-il, nous avons la couturière, et cela nous suffit amplement. Figurez-vous qu'une de nos élégantes se croirait déshonorée si elle devait aller à deux réceptions dans le même costume. » Je m'empresse d'ajouter

que, bien souvent, s'il faut en croire mes informatrices, les femmes n'ont aucun goût dans leur mise : elles adorent le clinquant, les couleurs voyantes et criardes, la robe qui fait de l'effet et donne l'impression « d'avoir coûté cher ». Elles portent le décolleté en plein jour, aux mariages par exemple. Quelques-unes ont recours à nos meilleurs couturiers, mais comme elles ignorent l'usage du corset et qu'elles ont en général une taille fort épaisse, elles sont loin d'avantager le costume qu'elles endossent et l'effet est même quelquefois assez ridicule. La femme turque a pour principales distractions après la toilette et les réceptions, toujours entre femmes, les représentations théâtrales données exclusivement pour elles et d'où les hommes sont naturellement exclus. Elles se délectent à entendre des drames enfantins aussi moraux qu'ennuyeux. Le vendredi elles vont, en été, se promener aux Eaux Douces d'Asie, qui n'ont ni le charme, ni l'attrait, ni la poésie que Loti a su y découvrir : lisez la description qu'il en a faite dans *Les Désenchantées*, mais n'allez pas ensuite vous y promener, vous seriez cruellement désillusionnées. Après avoir fait un tour en caïque et admiré les élégantes de Péra, les hanoums se réunissent sur les bords du Bosphore, elles s'absorbent dans la contemplation du paysage toujours nouveau et toujours majestueux, elles bavardent en croquant des friandises et en fumant de blondes cigarettes, mais leur conversation paraît n'avoir aucune animation, un éclair de gaieté passe rarement sur leur visage, à peine ont-elles ébauché un sourire que leurs traits se figent et reprennent leur expression de tristesse profonde. Puis, quand le soleil disparaît derrière les collines de Rouméli-Hissar, elles se dispersent bien vite pour regagner le harem, avant que la nuit soit tombée.

Il ne faudrait toutefois pas s'imaginer que les femmes musulmanes mènent toutes une vie végétative. Certaines d'entre elles ont reçu une éducation européenne et quelques-unes sont aussi instruites que vous, Mesdames ; c'est d'ailleurs l'infime minorité. En général, leur instruction se borne à la connaissance plus ou moins approfondie d'une langue étrangère et en définitive leur éducation laisse beaucoup à désirer. Il ne faut pas le leur reprocher. Elles subissent souvent

pendant des années l'influence néfaste d'institutrices européennes ignorantes et fréquemment peu recommandables. Des parents confient leurs jeunes enfants à des personnes venues on ne sait d'où, qui donnent à leurs élèves une éducation des plus extraordinaires. Elles lisent ensuite de la littérature de la qualité la plus médiocre. Elles se plongent dans la lecture de romans invraisemblables, véritables ouvrages d'exportation qui sont généralement écrits dans un style déplorable et qui, sentimentaux à l'excès, donnent de notre vie, de nos mœurs, de nos idées, de nos aspirations, les idées les plus fausses. La faute en est au gouvernement hamidien. Toutes les œuvres qui permettent de penser et qui développent l'intelligence étaient interdites par une censure aussi ignorante que ridicule. Toutes les gloires de notre littérature, les romanciers de quelque importance, les historiens, la plupart des philosophes étaient rigoureusement proscrits. Les pièces les plus anodines ne pouvaient être représentées ; voici d'ailleurs quelques exemples de cette tyrannie insupportable : pendant plus de trente ans, on n'a pu jouer en Turquie *La Fille de Madame Angot*, parce qu'on y voit des conspirateurs et qu'on y parle de République ; *Le Grand Mogol* était condamné parce qu'un grand vizir y est caricaturisé ; *Les Mousquetaires au Couvent* s'étaient transformés en *Cinderella* parce qu'il n'est pas convenable de parler au théâtre de choses religieuses. Vous devez comprendre quelle peut-être la mentalité de femmes qui n'auront eu pour toute lecture que des romans de Xavier de Montépin ou de Ponson du Terrail.

Sur un seul point, la femme turque a un avantage sur l'européenne : elle a la libre disposition de toute sa fortune qu'elle administre comme elle l'entend. Il n'y a en Turquie qu'un seul régime matrimonial, la séparation des biens. Le mari n'a aucun droit de s'ingérer dans les affaires de sa femme, aussi pourriez-vous voir dans les principaux établissements de crédit de Constantinople un bureau spécial où une dame reçoit les ordres des musulmans qui viennent librement y régler leurs intérêts. Le mari n'aurait garde de les accompagner.

Si d'ailleurs les turquesses ont cette supériorité sur les

françaises que le Code met sous la sujétion de leurs maris, elles courent par contre le risque d'avoir auprès d'elles une seconde ou une troisième épouse. Le Coran, en effet, permet d'avoir quatre femmes légitimes. La polygamie est maintenant très rare en Turquie et si certaines hanoums s'accoutument fort bien de cet état de choses, j'en connais d'autres qui ne toléreraient pas d'avoir à leurs côtés une femme qu'elles considéreraient, malgré le Prophète, comme une rivale. Ces malheureuses peuvent aussi se voir imposer la répudiation, car le mari peut se séparer de son épouse quand et comme il l'entend. Les femmes ne possèdent pas le même droit. Il est vrai que pour mettre un frein aux répudiations trop fréquentes, Mahomet a exigé que ce soit le mari qui fournisse la dot et en cas de séparation, il doit intégralement payer la somme qu'il a stipulée.

Il ne faut pas faire un reproche aux femmes turques d'être restées aussi gâchées et aussi frivoles ; c'est le résultat des coutumes et des mœurs de leur pays. Elles sont, dans leur enfance, livrées à de vieilles esclaves, ou à des domestiques ignorantes, ou bien elles sont, comme je vous l'ai dit, confiées à des institutrices de bas étage, ce qui est pis encore. Elles s'élèvent elles-mêmes, comme elles peuvent ; à l'âge de quinze ans, de seize au plus, on les marie avec des personnes dont elles ignorent les idées, les goûts, les aspirations, les habitudes ! La femme musulmane, en effet, ne connaît son mari qu'une fois le mariage célébré, au moment où l'union est définitivement consacrée. Je sais bien qu'aujourd'hui les jeunes filles prennent des renseignements sur leur fiancé, peuvent l'apercevoir dans la rue, mais elles ne lui ont jamais adressé la parole avant les épousailles. Ces mariages, vous devez bien le comprendre, présentent de gros dangers : ils sont souvent fâcheux et fréquemment les deux conjoints éprouvent de cruelles désillusions. La femme en souffre beaucoup plus que l'homme : enfermée dans son harem, elle vit confinée dans sa douleur, sans autre consolation que d'élever ses enfants, quand elle en a, tandis que le mari peut trouver au dehors des distractions qui lui font oublier les ennuis de son ménage désorganisé. J'ai ainsi entendu parler d'une jeune

femme qui est mariée sans l'être : son père l'avait fiancée à un individu qui paraissait fort honorable. Aussitôt le mariage célébré, on apprend son indignité, il est aussitôt chassé de la maison nuptiale. Depuis lors, le mari, outragé de ce procédé, prétend-il, refuse de répudier cette malheureuse qui ne peut divorcer et qui attend, avec quelle impatience ! le bon plaisir d'un homme qu'elle méprise et qui, heureux de la faire torturer, ne lui permettra jamais de se faire une nouvelle existence.

Les femmes de la haute société sont les plus malheureuses parce qu'elle sont les mieux éduquées et qu'elles comprennent mieux que d'autres tout le vide de leur existence. Beaucoup les envient, elles sont plutôt à plaindre et certaines d'entre elles ont même dû subir des supplices affreux. Quand Abdul Hamid monta sur le trône, il enferma dans un palais tout le harem de son prédécesseur, le sultan Mourad. Toutes ces odalisques, jadis adulées et fêtées, furent emprisonnées et reçurent pour toute nourriture du pain, de l'huile et des olives. Pour les empêcher de s'évader, il fit murer jusqu'aux égouts ; la fièvre typhoïde eût tôt fait de les décimer.

Il ne faudrait pas s'imaginer, cependant, que la femme turque n'est qu'une petite poupée ne songeant qu'à ses toilettes et passant son temps à bavarder avec ses suivantes. Ce sont en général d'excellentes mères de famille qui s'occupent avec un soin délicat de leurs enfants, qui sont pour elles leur unique espoir. Elles les gardent auprès d'elles avec un soin jaloux, aussi longtemps qu'elles le peuvent, pour leur inculquer leurs principes et les former à leur image. Aussi conservent-elles souvent sur leurs fils une influence prépondérante.

Elles ont également un courage extraordinaire dont elles ont donné de nombreuses preuves dans le cours de ces dernières années. Si elles n'ont pas joué un rôle prépondérant dans la Révolution, elles ont, dans bien des occasions, été des auxiliaires précieux pour les Jeunes-Turcs. Elles ont été, au risque de leur vie, les hardis facteurs des révolutionnaires ; malgré les espions qui traquaient les libéraux, elles ont servi d'émissaire et transporté des messages. Elles ont accom-

pli, avec une résolution extraordinaire, une froide volonté, sans manifester la moindre frayeur, accompli des missions devant lesquelles beaucoup d'hommes auraient reculé ! D'autres n'ont pas hésité à accompagner leur époux, quand il était déporté au fin fond de l'Arabie ou de la Tripolitaine ; l'existence qu'elles devaient mener dans le désert était épouvantable ; enfermées avec toute leur famille dans d'infec- tés cachots infestés de vermine, ayant perdu tout espoir de retourner dans leur pays natal, brutalisées souvent par de farouches gardiens, elles devaient accomplir de véritables miracles pour faire vivre le ménage avec les misérables huit piastres (1 fr. 60) que le gouvernement d'Abdul Hamid leur octroyait généreusement.

Celles qui sont demeurées à Constantinople, séparées de leurs maris emprisonnés ou exilés, ont dû peut-être déployer un courage encore plus grand. Environnées d'espions, toujours prêts à les dénoncer, surveillées par des mouchards sans cesse à leurs trousses, elles ne pouvaient faire un pas, entreprendre une démarche qui ne soit immédiatement signalée. Leur correspondance était déchiffrée, souvent même interceptée, des mois, des années même se passaient sans qu'elles aient des nouvelles des êtres qui leur étaient chers. Malgré leurs souffrances, malgré les tortures qu'on leur infligeait, elles résistèrent à toutes les menaces, ne se laissèrent pas séduire par d'illusoires promesses. Un jour Ahmed Riza, le célèbre patriote turc, découragé par des années d'efforts et de luttes qui paraissaient stériles, las de son exil volontaire, impatient de revoir sa famille et sa patrie, pris de la nostalgie du pays natal, était sur le point de se laisser tenter par les offres superbes du Sultan. Il allait succomber, mais sa sœur, malgré la douleur qu'elle éprouvait à être séparée de son frère qu'elle adorait, lui écrivit de Stamboul pour l'adjurer de rester à Paris, de continuer le combat et d'assurer ainsi le triomphe de la cause jeune-turque. Ahmed Riza a suivi ses conseils et n'est rentré à Constantinople qu'après avoir, par son ardeur dans la lutte, par son talent et par sa volonté, assuré le relèvement de la Turquie. La propre sœur du Sultan a donné, elle aussi, un bel

exemple. Elle n'a pas hésité à se séparer de son mari qui, écœuré de la politique d'Abdul Hamid, menacé d'être emprisonné pour ses idées libérales, dut quitter l'empire ottoman après avoir essuyé mille dangers. Il se réfugia à Paris où il mourut sans avoir pu revoir sa femme et ses enfants. Malgré sa douleur et ses tourments, la princesse engagea toujours son fils, le prince Sabaheddin, à vivre à l'étranger tant que sa patrie ne serait pas affranchie. Enfin un des cousins du Sultan, le prince Abdul Medjid'Effendi, m'a dit toute la reconnaissance qu'il avait pour sa femme. Pendant plus de trente ans il a vécu à Scutari, emprisonné dans un palais. Toute communication avec l'extérieur était interdite, quiconque l'approchait était suspect, souvent même exilé. S'il a pu résister à cette existence déprimante, s'il n'est pas devenu complètement fou, c'est à sa femme qu'il le doit. Elle a su lui créer des occupations, donner à sa vie un attrait suffisant, lui insuffler l'énergie et le courage nécessaires pour lutter contre la neurasthénie qui menaçait de l'envahir chaque jour davantage.

Au cours de mon dernier voyage à Constantinople, et grâce aussi à la Révolution, j'ai pu approcher deux dames turques, M<sup>mes</sup> Néguiar hanoum et Hulide Salih hanoum, qui m'ont donné sur la question féministe en Turquie des renseignements du plus haut intérêt.

M<sup>me</sup> Niguiar hanoum est une des gloires de la Jeune-Turquie. Poëtesse de premier ordre, ses vers sont remarquables tant par le souffle qui les anime que par le charme qui s'en dégage. Depuis des années, ses poèmes qui sont de purs chefs-d'œuvre font les délices des lettrés musulmans. Sa réputation est telle que tous les journaux se disputent son concours, certains que son nom seul sera un gage de succès pour le journal qui s'assurera sa collaboration. M<sup>me</sup> Niguiar possède d'ailleurs merveilleusement notre langue. Elle croit que l'émancipation de la femme musulmane se fera progressivement et, que d'ici peu d'années, le voile dont elles se recouvrent le visage aura complètement disparu. A son avis, la femme turque, enfermée dans son harem depuis des siècles, n'est pas encore mûre aujourd'hui pour la complète liberté :

il faudra surtout développer l'instruction ; elle croit d'ailleurs que d'ici quarante ans, les hanoums mèneront la même existence que les européennes.

Madame Hulide Salih hanoum, mariée à un professeur de mathématiques très connu de l'Université de Stamboul, est une polémiste de grande valeur. Depuis longtemps déjà, elle étudiait la crise turque, mais ne pouvait publier ses notes.

Elevée jusqu'à l'âge de vingt ans au collège américain de Scutari, M<sup>me</sup> Hulide Salih est bachelor of arts, elle a traduit en turc des romanciers anglais et elle a une connaissance parfaite du français. Depuis les derniers événements, elle collabore régulièrement au journal le *Tanine*. Son style alerte et vigoureux, ses vues originales, sa profonde érudition donnent à ses articles un attrait tout particulier. Elle n'a fait aucune difficulté pour répondre à mes questions. « Que le libérarisme, m'a-t-elle dit, que les idées nouvelles amènent un changement dans l'existence de la femme musulmane, cela ne fait pas le moindre doute, mais cette évolution sera forcément assez lente. Les femmes turques ont une instruction générale encore très insuffisante. Le gouvernement devra se préoccuper de donner à la femme turque l'instruction dont elle a le plus grand besoin. Comme en général toute orientale, elle est très intelligente, son esprit est plus vif et plus assimilable que celui de l'européenne, elle a seulement une fâcheuse tendance à l'apathie ; avec l'instruction, elle deviendra une femme supérieure et pourra lutter sans crainte avec vos compatriotes. »

M<sup>me</sup> Hulide Salik croit que les turquesses ne sont pas aussi malheureuses qu'on veut bien le dire et quant à elle, elle ne voudrait pas modifier sa manière de vivre pour mener l'existence française. Je la comprends : elle a épousé un homme aux idées larges qu'elle connaissait : elle reçoit chez elle les amis de son mari, elle va enfin pouvoir, grâce aux événements actuels, faire des voyages en Europe, ce qui jusqu'à ces derniers temps était complètement interdit aux musulmanes. Elle a des enfants qu'elle élève avec sollicitude ! Elle est heureuse ! mais elle n'est qu'une exception. La plupart des femmes, au contraire, souffrent de leur situation,

aspirent à la liberté, attendent avec impatience leur émancipation. Je ne saurais mieux faire pour vous dévoiler l'état d'âme des musulmanes de Stamboul au début du xx<sup>e</sup> siècle, que de vous lire certains passages d'une lettre écrite par deux jeunes filles turques dont j'ai eu la communication :

« Notre chère amie,

» Votre longue lettre nous a fait le plus grand plaisir et  
» c'est un véritable bienfait de votre part de venir égayer un  
» peu la vie si triste de deux recluses comme nous.

» Nous l'avons lue et relue et toujours avec des regrets de  
» ne pouvoir aussi connaître un peu cette vie occupée, mou-  
» vementée, cultivée, en un mot si intéressante de nos sœurs  
» d'Occident. Et pourtant la réserve de force et d'activité,  
» qui s'est accumulée en nous à travers des siècles de repos,  
» nous rendrait peut-être même plus aptes à mener cette vie  
» là. Cette inertie atavique qu'on reproche quelquefois aux  
» femmes d'Orient, nous ne l'avons vue chez nos aînées que  
» pour la détester et tâcher de nous en corriger.

» Et maintenant, toutes nous autres, les jeunes, nous som-  
» mes prêtes pour la lutte, le travail, l'initiative. Nous vou-  
» lons une vie remplie de choses sérieuses au lieu du peu de  
» choses futiles que nous faisons. Nous voulons toutes, au  
» lieu d'être les joujoux de nos maris, être leur compagne,  
» leur associée, dans le vrai sens du mot, telle que le compren-  
» nent nos sœurs occidentales et surtout la femme française  
» de ce siècle. Nous n'aurons une autorité sérieuse sur nos  
» fils que du jour où notre mari nous considèrera comme son  
» égal. Nos enfants nous échappent dès qu'ils ont six ou sept  
» ans. Est-ce que l'éducation et l'influence de la mère devrait  
» s'arrêter si vite ?

» Notre idéal, sachez-le bien, vous qui n'êtes plus seule-  
» ment française de cœur mais aussi de droit, ce serait de  
» ressembler à la Française que décrivent vos auteurs, à la  
» femme forte que nous avons quelquefois connue et appré-  
» ciée. Toute notre sympathie va à votre pays, nous qui som-  
» mes nourries de vos auteurs et de votre littérature.

» Nous avons lu un jour un livre qui s'appelait *L'Associée*

» de Lucien Muhlfeld, je crois. Comme ce livre a remué en  
» nous toutes nos aspirations refoulées : aider notre mari,  
» travailler à la même tâche, avoir les mêmes peines. On  
» nous marie à des hommes qui n'ont pas de sympathie pour  
» nous, que toutes nos idées peuvent choquer et qui peuvent  
» blesser toutes les nôtres. Ils nous traitent comme de fragi-  
» les poupées ou comme des esclaves soumises. Ils nous  
» considèrent comme trop puérides pour nous confier la  
» moindre de leurs préoccupations ; en un mot, nous sommes  
» des enfants pour eux. Et pourtant notre instruction forcé-  
» ment plus approfondie que la leur, car nous avons plus de  
» temps, nous rend supérieures à eux et c'est encore une  
» des grandes sources de notre tristesse. Vous savez que le  
» mariage fait peur à beaucoup d'entre nous, et depuis les  
» épreuves de ma pauvre sœur » (il s'agit de la jeune femme  
mariée sans l'être dont je vous ai parlé tout à l'heure) « j'en  
» ai une aversion insurmontable. J'ai trop peur de passer par  
» les mêmes chemins.

» Puisque nous n'avons pas assez de dot pour choisir, je  
» crains la médiocrité avec un inconnu. Et je ne pourrai  
» connaître le caractère et les goûts de mon futur mari que  
» quand il sera trop tard pour reculer. Et pourtant, quand je  
» pense que toute notre vie s'écoulera ainsi, inutile, vide, inac-  
» tive, sans but, je me prends à souhaiter de ne plus vivre.

» Excusez-moi de nos doléances, mais comment vous par-  
» ler d'autre chose quand notre pensée n'est remplie que de  
» cela ? C'est l'essence même de notre vie. Nous espérions  
» beaucoup en la révolution qui a changé tant de choses en  
» Turquie, mais hélas ! notre sort est resté toujours le même.  
» Nous avons été très heureuses de cette lettre que vous nous  
» avez demandée. Enfin nous pouvons crier notre détresse  
» et nous faire entendre. Que votre mari dise notre vie,  
» raconte nos souffrances, qu'il tâche d'apitoyer les gens sur  
» le sort de l'éternelle sacrifiée qu'est la femme musulmane.  
» Qu'on nous délivre de cette loi qui nous brise et nous tue  
» derrière ces grillages et ces voiles !

» Vous vous rappelez notre causerie à Prinkipo le jour de  
» votre visite d'adieu, nous vous avons dit les mêmes choses

» et nous avons poussé les mêmes plaintes. Aujourd'hui ce  
» n'est plus ma sœur et moi qui vous parlons, mais tout un  
» groupe d'amies, de jeunes filles et de jeunes femmes à qui  
» j'ai communiqué votre lettre. Parlez en notre faveur, soyez  
» éloquente, il n'y a que la Jeune-Turquie qui pourra nous  
» délivrer de notre esclavage, parlez à la Jeune-Turquie.  
» Dites-lui que nous voulons la liberté pas pour en abuser,  
» comme on le croit souvent. Notre père que vous connaissez  
» et qui est bon nous a dit: mes filles, je ne m'oppose à aucune  
» réforme ni à aucune liberté, mais que les autres commen-  
» cent et je suivrai. C'est l'idée du plus grand nombre de  
» ceux qui ont l'air intransigeant. Il faut que la liberté  
» vienne d'un mouvement d'ensemble, organisez un mouve-  
» ment qui change notre sort. Mais je m'aperçois que je  
» vous écris un volume, notre cœur est si plein. Je vous  
» remercie de l'occasion que vous nous donnez de parler. »

Vous me permettrez, Mesdames, de ne pas vous révéler le nom des personnes qui ont écrit cette lettre si touchante, elles désirent conserver l'anonymat.

Faut-il critiquer les Jeunes-Turcs de n'avoir pas encore donné aux femmes la liberté qu'elles réclament avec tant d'impatience? On ne pourrait le faire sans commettre une véritable injustice. La révolution ottomane a été en tous points admirable, non pas seulement parce qu'elle a été pacifique, mais surtout parce qu'elle a été faite par une poignée d'hommes résolus qui, par leur initiative, leur courage à toute épreuve, leur indomptable énergie ont, en quelques jours, relevé leur patrie. Les Jeunes Turcs ont une besogne immense à entreprendre, car l'empire Ottoman n'est pas aussi avancé que la France en 1789, l'ensemble de la population n'est pas aussi instruite que nos Français de la Révolution. Quand ils ont un gouvernement constitutionnel à organiser, des finances à remanier, une administration à régénérer, que des dangers extérieurs les menacent, qu'à l'intérieur, les réactionnaires les combattent, ils sont bien excusables d'avoir un peu négligé la question féministe.

Est-ce à dire que les femmes doivent perdre toute confiance et devenir des « désespérées »? Pas le moins du monde.

L'émancipation se fera, mais progressivement. Il faudra pour y parvenir, développer l'instruction des deux sexes : actuellement le pays n'est pas prêt pour une réforme aussi profonde. Les femmes elles-mêmes devront travailler à leur émancipation. Elles triompheront j'en suis convaincu, grâce à leur énergie, leur intelligence et aussi leur charme. Nous verrons un jour disparaître les désenchantées. Elles mèneront la vie européenne, et abandonneront le yachmak pour le chapeau à falbalas. La Turquie aura peut-être alors perdu un peu de son pittoresque, mais ce ne sera qu'à cette condition qu'elle deviendra une nation véritablement moderne. Et ce sera pour nous autres Français un nouveau titre de gloire que d'avoir, en fournissant une aide généreuse à la Révolution turque, contribué à l'émancipation de la femme musulmane.

HENRY FABRY.

---

## L'Assemblée Générale Extraordinaire de l'Union

---

Voici à peine deux ans que se créait à Paris une *Maison Familiale des Lycéennes*, et tel a été son succès que déjà elle devient insuffisante pour le nombre de pensionnaires qu'elle est appelée à recevoir.

C'est pour remédier à cet état de choses et étudier le projet d'acquisition du local où est située la « Maison des Lycéennes » par une « Société Coopérative d'habitations à Bon Marché », à constituer, que le Comité de l'Union avait convoqué en Assemblée Extraordinaire les déléguées des Associations le dimanche 20 décembre.

Avec une clarté remarquable, la présidente, M<sup>lle</sup> Desprez, a exposé la situation de l'œuvre, démontrant les nécessités d'agrandissement, et résumant toutes les tentatives ébauchées et toutes les démarches faites avant d'en arriver au projet actuel.

Quelles que soient les incommodités de l'immeuble de la

rue Amyot, une exploration minutieuse des locaux, étant, ou pouvant devenir disponibles dans son voisinage, a démontré que le Comité de l'Union avait, en contractant cette location, profité d'une véritable occasion, et qu'il était impossible sans doubler ou tripler le prix du loyer de trouver ailleurs une installation plus vaste.

Dans ces conditions, il paraissait encore préférable de s'agrandir sur place, et tout en conservant une partie du jardin, d'ajouter une aile aux bâtiments qui existent déjà. Mais en admettant que l'on parvint à réunir la somme déjà considérable nécessitée par cette construction, on risquait, à l'expiration du bail de la rue Amyot, de voir l'œuvre aussi peu avancée qu'à ses débuts et d'avoir tout à recommencer.

On en revint alors à l'idée d'être chez soi.

Une Société d'Habitations à Bon Marché, qui, sur un terrain situé Place du Panthéon, va élever des Maisons Ouvrières, se montrait disposée à y réserver une place pour la Maison des Lycéennes.

Cette proposition, qui méritait d'être examinée, présentait pourtant de graves inconvénients.

C'est à ce moment que la Congrégation propriétaire de l'immeuble de la rue Amyot accepta de le vendre en totalité pour la somme de 85.000 fr. à raison de 150 fr. le mètre carré, prix fort avantageux pour le quartier.

Mais l'Union était loin de posséder un tel capital, et, n'étant pas reconnue, ne pouvait contracter d'emprunt.

C'est alors que l'on songea à la création d'une Société Coopérative Anonyme d'Habitations à Bon Marché, constituée conformément à la loi du 12 avril 1906 ; cette Société, placée sous la présidence d'Honneur de M. Léon Bourgeois, sous le patronage de MM. Deschanel, Gauthier, Liard, Siegfried, etc., pourra, elle, se procurer des fonds en émettant des actions nominatives de 25 fr. portant intérêt à 3 0/0, et, devenant propriétaire de l'immeuble, louera directement les chambres aux pensionnaires, tandis que le montant de la nourriture et de la pension proprement dite continuera à être versé à la caisse particulière de la Maison Familiale dont l'Union conserverait la direction. Cet arrangement, qui peut,

en apparence, paraître compliqué, se simplifie singulièrement dans la pratique et consiste en un simple passément d'écritures.

Toutefois M<sup>lle</sup> Desprez prévoit des objections.

Comment acquittera-t-on l'intérêt des 85.000 fr. d'actions souscrites ? Mais cet intérêt sera garanti par le montant de la location des chambres, et ne dépassera pas d'ailleurs le loyer qui est versé annuellement au propriétaire actuel. Les souscripteurs sont donc assurés qu'on ne leur demande pas un don sous une forme détournée, mais bien un prêt dont on leur versera intégralement l'intérêt.

Une autre éventualité a paru inquiéter davantage l'Assemblée : celle d'un accaparement possible des actions par des ennemis de la Maison Familiale, qui auraient intérêt à la faire disparaître.

Ce danger ne paraît guère probable. Une grande partie des actions émises seront souscrites par l'Union elle-même et par les Associations adhérentes qui pourront ainsi se faire représenter au Conseil d'Administration, puisque disposant d'un grand nombre de voix à l'Assemblée des actionnaires. D'autre part, ces actions seront d'une négociation difficile puisqu'elles ne seront pas cotées en bourse et devront rester nominatives. Elles ne présenteront pas non plus d'intérêt pour les capitalistes puisque leur rapport est minime. Ceux qui les souscriront seront donc surtout des amis de l'Union qui chercheront là, non point une bonne affaire, mais bien plutôt à aider une œuvre utile.

Après une assez longue discussion, on est demeuré d'accord que toute tentative de ce genre entraînait toujours quelque risque, mais qu'il ne fallait pas se montrer plus pessimiste que de raison et c'est à l'*unanimité* qu'a été adopté le projet d'une création de Société Coopérative Anonyme d'Habitations à Bon Marché pour l'acquisition de la Maison des Lycéennes.

C'est encore à l'*unanimité* qu'a été décidée la modification aux statuts de l'Union lui permettant de placer en actions de la nouvelle Société Anonyme le fonds de réserve qui devait être constitué par des obligations du Crédit Foncier et des rentes sur l'Etat.

L'Union possédant environ 21.000 fr. en caisse, il est décidé que 6.000 fr. seront conservés comme fonds de roulement pour faire face à toute éventualité, et que les 15.000 autres francs pourront être versés à la souscription.

C'est enfin à l'unanimité qu'est approuvé le projet de statuts de la nouvelle Société.

L'Assemblée est terminée et avant que les déléguées aillent prendre la tasse de thé qu'on leur offre fort aimablement, déjà les listes de souscription se couvrent de signatures. Beaucoup de déléguées sont autorisées à souscrire au nom de leurs Associations. Il faut se hâter d'ailleurs, car le vendeur est pressé et il y a urgence à réunir le capital nécessaire. En ce qui concerne notre Association, quelle que soit notre sympathie pour la Maison des Lycéennes, nous ne pouvons, quant à présent, prendre part à la souscription, car il nous est impossible de disposer, même de nos ressources annuelles, sans une décision de l'Assemblée Générale.

A. DELZANT.

---

## DEUTSCHER VEREIN

---

Am 9. Dezember war unser Verein, leider, sehr zusammengeschrumpft. Vielleicht müssen wir dem bösen Wetter alle Schuld zuschreiben, denn es war zu einer langen Wanderung nach Passy wenig einladend. Auch bedauern wir sehr dass M<sup>lles</sup> D. und M. L. Wahl, als sie den Saal von eifrigen Näherinnen (zufällig traf die Nähersammlung mit dem Verein zusammen) schon besetzt fanden, sich enttäuscht entfernten. M<sup>me</sup> Lévy-Bernheim, die Kurz nachher ankam und A. Ponchont, die sich auch bald einfand sowie alle Mitglieder bitten alle inständigst, wer zuerst ankommt, möchte doch ein wenig auf die andern warten. C. Polack, die mit grossem Fleisse kleine Hemden ausbesserte, setzte sich gleich zu uns. Es wurde zuerst eine sehr hübsche Geschichte von P. Rosegger vorgelesen: « Als ich Christtagsfreude holen ging. » Da wird geschildert wie er selber einst als kleiner Bengel hoch oben auf dem Berge, mitten in all

dem Schnee, in einer armen Bauernhütte mit Eltern und Geschwistern lebte, und am Vorabend des Weihnachtsfestes hinunter in die Stadt musste um Christtagsfreude zu holen, das heisst alle möglichen Dinge wie Mehl, Schmalz, Salz, Zucker, Hefe, Gerüz u. s. v., die die Mutter brauchte um die Weihnachtsspeisen zu backen. Wir sehen wie der Kluge Junge das nötige Geld zuerst in der Stadt eintreiben muss, wie das Geld nicht reicht, und er doch seine Sachen kriegt; wie er dann schwer beladen und müde sich wieder durch den vielen Schnee auf den Heimweg macht. Unterwegs kommt er nahe daran seine Christtagsfreude durch den bösen Kilian verlustig zu werden, durch List rettet er sie aber noch zur rechten Zeit und gelangt endlich nach Hause, wo er bald aus allzugrosser Müdigkeit einschläft und so den mitternächtlichen Mettengang versäumt.

Hierauf unterhielt uns M<sup>me</sup> Lévy über die deutsche Mythologie. Sie sagte uns wie die Germanen zuerst die Kräfte der Natur verehrten und beseelten. Ihre hauptsächlichsten Götter waren Odin, der Führer der Seelenschar, der Gott des Windes und des Krieges, der in der Walhalla wohnt, Loki, der diabolische, und Thor, der Gott des Donners und der Stärke; die grösste Göttin war Freya. Auch wurden die guten und bösen Elfen, die Riesen und zwerge geschildert und charakterisiert, wie sie im Glauben der Germanen lebten und webten. Zum Schluss wurde noch der Kultus erörtert, die Verehrung des Waldes, die Opfer und Gebete. Der Vortrag fasste die ganze deutsche Mythologie zusammen, und stellte klar und einleuchtend ihre Grundzüge dar. Nun sind wir gut vorbereitet um dem Vortrag von M. Bonnard zuzuhören, die uns versprochen hat einen besondern Punkt der germanischen Mythologie zu behandeln.

Hiernach war es Zeit aufzubrechen. Wir trennten uns mit der Hoffnung uns zahlreicher wiederzufinden. Mademoiselle Kastler hatte uns diesmal nicht besucht. Sie liess sich aber nachher freundlichst entschuldigen, da ein Besuch sie an dem Tage überrascht und es ihr unmöglich machte zu uns zu kommen.

Die nächsten Versammlungen werden am 20. Januar und am 3. Februar von 1/2 2 bis 1/2 4 stattfinden.

\*  
\* \*

### Der Weihnachtsbaum

Der grüne Tannenbaum, der von Lichtern, Äpfeln und Flitter geschmückt, die Mitglieder jeder deutschen Familie friedlich unter seinen Ästen am Heiligabend versammelt ist ein Gebrauch rein altgermanischen Ursprungs.

Alle Völker des Altertums verehrten den Wald als den Wohnsitz der Götter, die sich nirgends heimlicher ausdenken konnten, als in der feierlichen Stille und Herrlichkeit des geweihten Haines wo der Mensch nur mit frommen Schauern eintrat.

In den Wäldern brachten die Heiden, besonders die Germanen ihre Opfer dar; zu diesem Zwecke schmückten sie auserwählte Bäume mit Kränzen und Tierfellen aus. Bald wurden diese Bäume selbst als göttlich betrachtet und als Segenspender der Götter verehrt, deren Stimme sich in den Wipfeln vernehmen liess.

Die Bäume wurden auch als Sinnbilder verehrt. Viele Germanen sahen in der Esche das Bild der Welt und in anderen Bäumen wie die Eiche, die Pappel, die Linde, die Verwirklichung menschlicher Eigenschaften.

Das Fest, das von den Germanen mit der grössten Pracht gefeiert wurde, fand statt zur Wintersonnenwende: das Julfest, wo der Tannenbaum eine ganz besondere Rolle spielte. Mit Juhel wurde die wiederkehrende Sonne empfangen, alle Völker des Altertums hielten das Licht für das höchste Gut, da sie sahen, dass mit ihm alles in der Natur wieder blühte und grünte mit erneuter Pracht.

Der Tannenbaum mit seinen immergrünen Blättern war das wunderbarste Symbol dieser Lebenskraft und Erneuerung. Ihm wurde daher beim Julfest die grösste Ehre erwiesen; seine grünen Zweige wurden mit Lichtern geschnückt, die das Licht der Sonne bedeuten sollten.

Das Christentum kam, mit seinem Streben nach Idealisie-

rung. Man könnte glauben, dass alles was dem heidnischen Götterdienst angehörte, mit der Wurzel hätte ausgerottet werden müssen, so auch das Julfest und die Verehrung des Tannenbaums. Es war aber nicht leicht einen solchen Gebrauch aus den Sitten eines Volkes zu entfernen, weim er sich von Vater zu Sohn immer weiter übertragen hatte und so unentbehrlich worden war. Und so ist es bei ungebildeten Völkern auch oft geschehen, dass neben dem eingeführten Christentum manche Gebräuche der Heidenzeit noch üblich blieben.

Zudem wurde das Fest der Geburt Christi ungefähr zur Zeit der Wintersonnenwende gefeiert. Das Julfest wurde also nicht abgeschafft, sondern erhielt nur eine andre Bedeutung. Nicht nur die Wiederkehr der wirklichen Sonne wurde gefeiert sondern vielmehr die Ankunft der geistigen Sonne, die mit dem Christkind anfang die Erde zu beleuchten.

So verwandelte sich ohne Gewalt um Geiste der Germanen der Begriff des Julfestes. Der Tannenbaum mit seinen Lichtern und seinem Schmuck wurde ihnen auch nicht geraubt, denn so wie der Hauptbegriff sich umgestaltet hatte, so verwandelten sich auch die einzelnen Anschauungen immer in derselben Richtung.

Der Tannenbaum wurde auch weiter mit Lichtern Geschmückt; nicht mehr mit Tierfellen, die Andenken an die Tieropfer waren, sondern mit Äpfeln, Nüssen, Bildern.

In den ersten Jahrhunderten verlor sich allmählich diese Sitte, ohne jedoch ganz zu erlöschen.

Im achtzehnten Jahrhundert blühte sie wieder auf und verbreitete sich bald so sehr, dass es heutzutage keine deutsche Familie gibt, die nicht ihren Weihnachtsbaum hat. Im Auslande drang auch dieser friedliche Gebrauch, wie in Frankreich und in England.



## Naissances, Décès

---

### Naissance

M. et Mme Gratzmüller (Marthe Leblanc) nous font part de la naissance de leur fils Jean. Nous leur envoyons nos bien sincères félicitations.

### Décès

On nous annonce la mort de Mme Friedrich, grand'mère de Mlle Hélène Viénot et de Mme Fréchet (Emmeline Viénot). Nous adressons à nos compagnes l'expression de toute notre sympathie.

---

## Avis et Correspondance

---

Bibliothèque : Mlle Bacholle sera à la bibliothèque le 1<sup>er</sup> mardi du mois à 5 heures.

Mlle Rochet le 4<sup>e</sup> mardi de 3 h. 1/2 à 4 1/2.

Mlle Dardet tous les mardis, de 2 h. 1/2 à 4 h. 1/2.

Un internat agréé, l'internat du Lycée Molière, 125, rue du Ranelagh, reçoit les pensionnaires qui suivent les cours du Lycée.

La Trésorière réclame les cotisations 1908-1909.

Mlle Verrier, Secrétaire, prie les sociétaires de bien vouloir lui envoyer directement toutes les communications et réclamations concernant le Bulletin.

Les sociétaires qui n'ont pas reçu le Bulletin sont priées de le réclamer à l'une des bibliothécaires qui en fera immédiatement l'expédition.

---

## Examen

---

Certificat d'aptitude secondaire à l'enseignement de l'anglais dans les lycées et collèges : Mlle Jeanne Crémieux.

Nous envoyons à notre compagne nos bien sincères félicitations.



## Changement d'adresse

---

Mlle Crémieux, Royal Holloway College Englefield Green.  
(Angleterre). (Surrey).



## Erratum

---

Mlle Stella Bon : 6, rue Théophile Gauthier.



---

*Le Gérant : A. COUSSLANT.*

---

CAHORS, IMPRIMERIE A. COUSSLANT. — 11.658